



Philonsorbonne

8 | 2014
Année 2013-2014

« Cecy n'est point une conjecture » : coloniser les antipodes (XVI^e-XVIII^e siècles)

Simón GALLEGOS GABILONDO



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/philonsorbonne/556>

DOI : [10.4000/philonsorbonne.556](https://doi.org/10.4000/philonsorbonne.556)

ISSN : 2270-7336

Éditeur

Publications de la Sorbonne

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2014

Pagination : 9-27

ISSN : 1255-183X

Référence électronique

Simón GALLEGOS GABILONDO, « « Cecy n'est point une conjecture » : coloniser les antipodes (XVI^e-XVIII^e siècles) », *Philonsorbonne* [En ligne], 8 | 2014, mis en ligne le 18 janvier 2014, consulté le 10 juin 2021. URL : <http://journals.openedition.org/philonsorbonne/556> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/philonsorbonne.556>

© Tous droits réservés

**« Cécily n'est point une conjecture » :
coloniser les antipodes (XVI^e-XVIII^e siècles)**

Simón GALLEGOS GABILONDO

La critique à l'égard du savoir ancien qui affirme l'hypothèse d'une zone torride infranchissable, dans la région équatoriale du Globe, est un *topos* de la littérature de voyage moderne. Le dépassement d'un partage du monde en zones navigables et non navigables inaugure l'espace d'une nouvelle épistémologie de l'exploration. Dans ce cadre, peu après l'introduction du Nouveau Monde dans les cartes, l'idée d'un grand continent austral à découvrir au-delà des Amériques, et dont les dimensions seraient plus grandes que celles de tous les continents jusqu'alors connus, se répand parmi les pilotes et les cosmographes. Cette entité géographique, qui suscitera autant l'intérêt du pouvoir qu'elle stimulera l'érudition, sera au centre de différents projets français de colonisation à partir du XVI^e jusqu'au XVIII^e siècle. Cet article tente tout d'abord de tracer une analyse du statut de l'espace dans lequel ces desseins expansionnistes s'inscrivent, avant de montrer en quel sens leur nature correspond à l'envers de l'utopie.

La Popelinière

Dans *Les trois mondes* (1582), l'historien protestant La Popelinière propose un projet d'évangélisation des Terres Australes dont la finalité est d'encourager ses compatriotes à conquérir de nouveaux territoires. L'auteur constate l'échec de l'entreprise coloniale des puissances européennes aux Amériques, tout en dressant un nouveau modèle expansionniste ; en effet, il veut orienter son pays vers le Troisième Monde où il serait possible d'éluder

les échecs du présent, notamment les abus du colonialisme sur le continent américain. Préfigurée dans les cartes, cette *terra australis nondum cognita* est imaginée comme un espace alternatif aux empires naissants, où les rapports avec les indigènes pourraient ne pas être de l'ordre de la soumission. Pour La Popelinière, qui reste fidèle à l'esprit cartographique des atlas de son époque, les trois mondes existants sont l'Ancien, le Nouveau et l'Inconnu, autour desquels il élabore ses réflexions sur l'histoire et la géographie des explorations ainsi qu'un bilan des connaissances modernes. En ce sens, le savoir géographique contribue certainement à l'expansionnisme, mais sa portée ne se réduit pas à un simple instrument de conquête, comme le suggère la carte du monde au début de son texte, calquée sur celle d'Ortelius, *Typus orbis terrarum*, qui représentait une gigantesque Terre Australe.

Dans l'*Avant-discours* de l'ouvrage, qui se présente comme celui d'un compilateur plutôt que d'un voyageur, l'auteur présente le Globe comme un espace largement constitué de territoires inconnus, en attente d'être explorés par les voyageurs qui découvriront le Troisième Monde, un continent riche et fertile où aucune nation ne s'est encore établie. On comprend alors qu'il exhorte son pays à en entreprendre la conquête. La dimension temporelle du projet colonisateur est vague, car les découvertes accomplies se confondent avec celles à venir, et pour le lecteur de son ouvrage, il n'est pas facile de savoir s'il s'agit d'un territoire effleuré par les explorateurs, qui en auraient déjà fait la découverte, ou bien s'il est encore à découvrir : « Je vous présente le monde en trois mondes, c'est à dire, l'univers en trois parties [...] chacune desquelles j'appelle monde à la façon de nos premiers matelots & voyageurs, lesquels ayans découvert l'Amerique & Terre Australe, qu'ils trouvent plus estrange & de plus grande estendue que tout ce qu'ils avoient jamais veu, leu, ny ouy dire, les appellerent autre monde & Monde Nouveau¹ ».

Le Troisième Monde n'appartient ni à l'échelle spatiale du monde ancien, ni à celle des Amériques qui forment un continent désormais dépassé par la portée de cette nouvelle entité géographique. En quelque sorte, le bouleversement du monde européen par les voyages modernes, incarné par Colomb, Vespucci et Magellan, devenus objets de la rhétorique hagiographique des atlas, devait se produire une autre fois, mais à une échelle de grandeur supérieure. Le passé et l'avenir sont interprétés à partir de cette ouverture, qui rejoint en partie les opinions des Anciens sur la pluralité des mondes et de leurs habitants, tout en s'éloignant de l'idée d'une zone torride infranchissable au niveau de la ceinture équatoriale. Le constat empirique des récits de voyage selon lequel toutes les zones climatiques sont également habitables donne lieu à une critique du savoir des Anciens et des doctrines défendues par les Pères de l'Église sur cette question. Il s'agit d'une polémique particulièrement significative car, d'une part, elle met en

1. La Popelinière, *Les trois mondes*, Anne-Marie Beaulieu (éd.), Genève, Droz, 1997, p. 78. Comme pour les citations suivantes, nous n'avons pas modernisé l'orthographe du texte.

lumière la perte d'autorité de certaines opinions et, de l'autre, elle montre la portée d'un discours fondé sur la parole du voyageur : « Les theologiens qui se jectans hors leurs professions ont voulu discourir de telles choses, s'y sont à l'advis d'aucuns très lourdement abusez, saint Augustin notamment, Lactance & plusieurs autre² ». Le problème des Antipodes et des Antipodiens conduit à celui de la théorie de la sphéricité de la Terre, et montre comment la certitude des Modernes rejoint l'hypothèse pythagoricienne : « Si la terre est ronde & habitée en toutes ses parties, s'ensuit qu'il y a des Antipodes [...] c'est à dire des hommes marchant sur ceste rondeur de terre pieds contre pieds les uns des autres³ ». L'Écriture ne fournit pas d'informations utiles sur les conséquences théologiques qui conduisent les auteurs chrétiens à nier les Antipodes, toutefois cela n'implique pas l'inexistence de cette entité. En effet, la présence de ce grand continent est confirmée par les voyageurs modernes qui sont arrivés là où les Anciens n'accédaient que par le moyen de la spéculation. En ce sens, l'historien affirme que les explorateurs des Antipodes ont « fort esclarcy par preuve d'œil, ce que tous les anciens Grecs & Latins & chrestiens mesmes n'avoient qu'imaginaiement (disent aucuns) conceu en leur esprit⁴ ».

Par son usage chez La Popelinière, la littérature de voyage acquiert une valeur analogue à l'expérience : la parole du voyageur est en soi un argument capable de confirmer définitivement l'intuition ancienne d'un vaste continent antipodal, son discours étant investi d'une autorité capable de réfuter l'opinion des Pères de l'Église. Cette équivalence épistémologique entre voyage et connaissance empirique justifie l'équivalence technique entre la carte et le monde, et rapproche le sens du possible et le monde de l'expérience : « Les deux moyens que l'homme a pour concevoir & apprendre : sçavoir la theorique & pratique, c'est à dire, la science d'autrui & l'experience de son particulier⁵ ».

2. *Ibid.*, p. 85. Saint Augustin affirme le caractère aberrant de l'hypothèse des Antipodes et de l'idée que ce « monde à l'envers » soit peuplé par des hommes : « Il serait bien trop absurde de dire que certains hommes aient pu passer en naviguant de cette partie du monde dans l'autre à travers l'immensité de l'océan ! », *La Cité de Dieu*, XVI, 9, *Œuvres*, Paris, Gallimard, coll. « La Pléiade », 2000, t. II, p. 663. Pour les mêmes raisons, Lactance en vient jusqu'à nier la sphéricité de la Terre : « Si elle [la Terre] était ainsi [sphérique], suivrait cette conséquence extrême : il n'y aurait aucune partie de la terre qui ne soit habitée par des hommes et d'autres animaux, et voilà comment la rotondité du ciel conduit à inventer ces antipodiens suspendus », *Divinae Institutiones*, III, 24, dans Pierre-Noël Mayaud, *Le conflit entre l'astronomie nouvelle et l'Écriture Sainte aux xvi^e et xvii^e siècles*, Paris, Honoré Champion, 2005, vol. II, p. 27.

3. La Popelinière, *op. cit.*, p. 86. Le pythagorisme concevait un « monde animé, intelligent, sphérique contenant en son centre la terre qui est elle aussi sphérique et qui est habitée tout autour. Mais il y a aussi des gens aux antipodes, et ce qui est pour nous en bas est pour eux en haut », Diogène Laërce, *Vie et doctrine des philosophes illustres*, Paris, Librairie générale française, 1999, VIII, 25-26, p. 962.

4. La Popelinière, *op. cit.*, p. 87.

5. *Ibid.*, p. 138. Comme bien d'autres explorateurs, à partir du constat de l'inexistence d'une zone torride infranchissable, Vespucci conclut que l'expérience des voyageurs vaut plus que la théorie des philosophes, cf. *Lettera a Lorenzo di Pierfrancesco de' Medici del*

Le partage du monde en « vieil, neuf & incogneu⁶ » permet à La Popelinière de concilier la conjecture d'un grand continent à découvrir avec une connaissance pratique du monde. Dans cet espace inconnu, situé au-delà de l'Amérique méridionale, s'intègre la notion d'Antipodes qui s'accorde à l'image de la Terre Australe, c'est-à-dire d'une entité géographique que la cartographie du XVI^e siècle considère comme acquise et qui sera confirmée par Ortelius et Mercator. Dans le cadre de l'intertextualité du récit de voyage et du plan cartographique, le discours colonial est dépassé par une logique cartographique qui procède en étendant les terres découvertes à celles à découvrir, dans un dédoublement des Amériques dans un autre Nouveau Monde. Pour approcher l'évidence du Troisième Monde, on souligne le fait qu'il commence à partir des dernières terres retrouvées, là où il n'y a aucun doute que les voyageurs ont effectivement débarqué : « L'incogneu nous est la Terre Australe, appelée par les Espagnols & Portugais Terra del Fuego⁷ ». La Terre de Feu et le détroit avaient été découverts par Magellan en 1520, mais l'opération de La Popelinière, comme celle des cosmographes, qui sur la base de l'expérience des navigateurs, mettent constamment à jour la carte du Globe, consiste à relier l'extrémité sud du deuxième monde à celle où commence le troisième, en créant une continuité géographique et historique entre le « neuf » et l'« incogneu ». Ces derniers sont séparés par le détroit mais reliés par un puissant lien spatial et temporel, lequel n'est possible que dans la notion de mappemonde inachevée à la base de l'épistémologie de l'exploration. La transformation et l'élargissement des notions géographiques anciennes, dans un contexte où les confins de l'inconnu s'agrandissent, débouchent sur le dédoublement du Nouveau Monde en de vastes espaces inexplorés qui trouvent un lieu propre sur la carte. Sur cette dernière, le Troisième Monde est « de beaucoup plus grande estendue que l'Amérique, seulement découverte par Magellan lors qu'il passa le detroit qui fait l'entre-deux de ce pais austral & du cartier meridional de l'Amérique »⁸.

Le détroit de Magellan est reconnu comme la frontière physique entre deux mondes : d'autres voyageurs auraient descendu le long de ces côtes après le navigateur portugais « mais sans y avoir descouvert chose grandement profitable, pour n'avoir osé aban[don]ner la coste⁹ ». Dans les chroniques des voyageurs, en effet, les descriptions géographiques se limitent dans la plupart des cas à tracer une ligne approximative des côtes. Les cartographes, moins habitués à la métaphore du livre du monde qu'à celle de l'ouvrage inachevé, reprennent ces approximations pour continuer le

18 luglio 1500, dans Mario Pozzi (éd.), *Il mondo nuovo di Amerigo Vespucci*, Alessandria, Edizioni dell'Orso, 1993, p. 62-63.

6. La Popelinière, *op. cit.*, p. 147.

7. *Ibid.*, p. 148.

8. *Ibid.*, p. 412.

9. *Ibid.*, p. 413.

tableau, mais par leurs propres moyens. L'intérieur des terres accueille l'abîme du blanc cartographique, cavité symbolique à partir de laquelle le regard géographique tente une élévation spéculative et qu'il s'efforce de pénétrer, non pour l'achever, mais pour en faire l'énigme esquisse : « De quelle partie d'un si grand œuvre qu'est l'univers, pensez vous nostre veuë estre capable¹⁰ ? » Dans cet effort, le monde s'écrit sous la plume du chroniqueur et se dessine sur la carte, ce qui n'advient pas exclusivement dans une contestation permanente des hypothèses anciennes. La découverte possible oriente un certain regard vers l'avenir, tout comme la nature devient une source prolifique de production de nouveaux objets de connaissance : « Nous esmerveillons nous donc si quelques grands ouvrages de la nature nous sont incognus, veu que Dieu cache la plus grande partie de l'univers ? Combien de nouvelles sortes d'animaux se sont faits veoir à nous, incognus de noz peres¹¹ ? »

En reprenant une idée diffusée, La Popelinière écrit : « La géographie est l'œil naturel & la vraie lumière de l'histoire¹². » Cette métaphore aux significations multiples prête à la géographie un discours épistémologiquement fort, qui défend le récit de voyage comme dépositaire d'une expérience ayant l'autorité du discours de témoignage des espaces inconnus. Potentiellement politique, le témoignage d'un espace à découvrir nourrit un discours explicitement conquérant qui présuppose une historicité particulière. En tant qu'espaces réels, les nouveaux mondes ouvrent une dimension temporelle structurée en une série de terres dont les premiers signes visibles ne sont que le prélude d'un temps à venir, où la spatialité éclaircit et donne du sens à la temporalité. La prédiction spatio-temporelle de la découverte trouve sa source dans la médiation des chroniques, matière première extraite du monde, produite par les voyageurs et modelée par leur pensée de l'espace. La visibilité des découvertes dépend de la lumière que la géographie projette sur l'histoire, d'où la singularité de l'espace qui donne un sens prophétique au temps des conquêtes : « Veü l'endroit où ce troisième monde est situé & la grande estendue de ses provinces, il est du tout impossible qu'il n'y aye chose merveilleuse en plaisir, richesses & autres commodités à la vie humaine¹³ ». Ce monde promet des bénéfices pour les sciences et le commerce, car il « ne peut estre remply que de toutes sortes de biens & choses tres excellentes. Il ne faut que le descouvrir¹⁴ ». Enfin, le

10. *Ibid.*, p. 414.

11. *Ibid.*, p. 414.

12. *Ibid.*, p. 148. « Mettre en relation la géographie avec l'histoire, c'est la doter d'une autorité particulière et inviter à élargir son champ d'étude [...]. Présenter la géographie comme l'œil de l'histoire était à l'époque [au xvii^e siècle] un lieu commun », Svetlana Alpers, « L'œil de l'histoire », *Actes de la recherche en Sciences sociales*, Vol. XLIX, septembre 1983, p. 96. Voir sur ce point Frank Lestringant, *L'atelier du cosmographe, ou l'image du monde à la Renaissance*, Paris, Albin Michel, 1991 et *Le livre des îles. Atlas et récits insulaires de la Genèse à Jules Verne*, Genève, Droz, 2002.

13. La Popelinière, *op. cit.*, p. 416.

14. *Ibid.*, p. 417.

projet de La Popelinière est couronné par l'appel à celui qui pourrait le mettre en pratique : « un simple seigneur aisé qui en voudrait faire l'entreprise¹⁵ ».

Paulmier de Courtonne

L'ambitieux projet de l'historien protestant ne tombera pas dans l'oubli. Il sera repris au siècle suivant par Jean Paulmier de Courtonne qui, à l'instar de son prédécesseur, imagine une France australe, où son pays n'entreprendrait aucune guerre contre les indigènes pour ne pas reproduire les excès du colonialisme dénoncés par Las Casas. Animé par l'esprit de la Contre-Réforme, Paulmier cherche un soutien politique à son projet afin de créer une Compagnie des Terres Australes chargée de la mission de gérer les colonies du continent qui suscitait un fort intérêt auprès du pouvoir politique¹⁶. Comme chez La Popelinière, le projet est fondé sur la base des connaissances géographiques, des documents cartographiques et sur un certain usage de la littérature de voyage. À un moment où la France s'intéresse à un projet expansionniste commercial et colonial, Paulmier cherche le soutien des grands, à la différence de son prédécesseur protestant qui, voulant rendre plus réalisable son plan, affirmait qu'aurait été suffisant non pas le soutien d'un roi, mais celui d'un « simple seigneur ».

Ses *Mémoires* (1664), dédiés au pape Alexandre VII, commencent par l'exposition de la division du monde à la base de son projet. La géographie qui fournit la description la plus fidèle de la surface du monde, et qui intègre les nouvelles observations astronomiques et les plus récentes découvertes des voyageurs, admet l'existence, au-delà du premier monde, « celui qui contient l'Europe, l'Asie, & l'Afrique », et du second, « autrement le Nouveau », d'un troisième « ou l'Inconnu, qui s'offre maintenant à nostre Alexandre VII & qui vient solliciter son Zele d'en entreprendre la pieuse & la heroïque conquête¹⁷ ». Comme l'Amérique, ce monde offert à la

15. *Ibid.*, p. 416. La Popelinière dédicace son ouvrage à Philippe Hurault (1528-1599), conseiller au parlement de Paris, garde des sceaux puis Chancelier de France.

16. La preuve la plus efficace du fait que, dans ces projets, il n'y a aucune trace d'utopisme est sa réception parmi les autorités. Dans le contexte géopolitique des ambitions coloniales françaises, le dessein est présenté à Rome, où il est accueilli avec beaucoup d'intérêt. Paulmier évoque ce fait dans un mémoire présenté à Louis XIV où il écrit que le Saint-Siège serait favorable à une mission aux Terres Australes. Il présente au Roi et à Colbert des documents détaillés avec ce dont la Compagnie des Terres Australes aurait besoin. Voir à ce propos la préface de Margaret Sankey, Jean Paulmier, *Mémoires touchant l'établissement d'une mission chrestienne dans le troisième monde. Autrement appelé, La Terre Australe, Meridionale, Antartique & Inconnue*, Margaret Sankey (éd.), Paris, Honoré Champion, 2006, p. 45-52, qui présente des extraits, entre autres, du brouillon d'un document intitulé « Sommaire des choses que Sa Majesté a témoigné vouloir bien faire en faveur de l'entreprise de la découverte et habitation des terres australes par une compagnie française qui se propose d'y établir la foi ».

17. Jean Paulmier, *op. cit.*, p. 136.

colonisation est peuplé, motif pour lequel la réussite du projet doit se traduire tant dans le contrôle du territoire que des « pauvres & misérables Austraux »¹⁸, dans une entreprise qui cherche à concilier la christianisation des indigènes avec la possession de leur vaste pays. L'auteur affirme avoir un ancêtre provenant de la Terre Australe¹⁹ et présente tant les raisons que les modalités d'une grande mission susceptible de donner à la France l'opportunité de s'établir dans un territoire dont l'existence est prouvée par la science cartographique fondée sur l'expérience non seulement des voyageurs modernes, mais aussi de ceux qui les ont précédés, parmi lesquels figure Marco Polo²⁰. L'étendue du continent n'a pas encore été établie avec exactitude, mais il est certain que les dimensions gigantesques du Troisième Monde ne peuvent plus être mises en question. Pour Paulmier, la carte est une preuve : « Pour demeurer d'accord de cette vérité, il suffit de jeter l'œil sur une Mappemonde, & l'on jugera sans peine combien est spatieux, ce qui peu estre enclos dans les limites de cette cinquième partie de la Masse terrestre²¹ ». Au-delà du détroit de Magellan commence le continent en question, dont la description renvoie à la distribution harmonique du poids des masses terrestres de la planète, qui est présentée comme sa justification scientifique. Son existence est ainsi confirmée par la fonction physique de donner à la Terre une base stable, garante de sa fixité et de son équilibre : « [La Terre Australe] s'avance vers l'Afrique ; & qu'enfin elle va poser sa pointe jusques dans les Isles de l'Asie Majeure : qu'elle commence au Pole Antartique, & qu'elle va finir à l'Equateur ; de sorte que si sa largeur estoit par tout égale, elle contiendroit presque la moitié du globe, que forme ce lourd élément, qui demeure immobile, & balancé au milieu des airs, par la fermeté de son propre poids²² ».

La carte témoigne de l'existence du continent austral dont l'identification se fonde sur l'expérience des voyageurs : « Cecy n'est point une conjecture : c'est une experience appuyée du rapport unanime des Pilotes Espagnols, Portugais, Anglois, & Hollandois, qui ont mouillé l'ancre dans les ports de cette partie des Terres Australes²³ ». Parmi les nombreuses sources de Paulmier, il faut noter celle de Pedro Fernández de Quirós,

18. *Ibid.*, p. 137.

19. Paulmier assure être un descendant d'un naturel de ce continent, appelé Essomeriq, qui aurait été amené en Europe par Gonville au début du xvi^e siècle. Dans l'*Avertissement* de son ouvrage, il écrit d'avoir eu « pour *Bisayeul* l'un des Naturels des Contrées Méridionales », *ibid.*, p. 142. Cf. *Le voyage de Gonville (1503-1505) et la découverte de la Normandie par les Indiens du Brésil*, Paris, Chandeigne, 1995, chap. III « La descendance d'Essomeriq », p. 88. Au cours de son voyage, Binot Paulmier de Gonville toucha des côtes, probablement celles du Brésil, qui furent nommées « Terre de Gonville » et identifiées à la *Terra Australis* par les *Mémoires* de Paulmier.

20. « [...] Plusieurs estiment que ce que les Hollandais se vantent d'avoir trouvé, n'est autre chose que ce que Marc Paul avoit veu dès le treizième siecle », Jean Paulmier, *op. cit.*, p. 168.

21. *Ibid.*, p. 178.

22. *Ibid.*, p. 178.

23. *Ibid.*, p. 226.

navigateur portugais au service de l'Espagne qui fit trois voyages dans le Pacifique entre la fin du XVI^e et le début du XVII^e siècle à la recherche du continent austral. Une cédule qui lui attribuait une mission d'exploration atteste que ses cartes et ses papiers ont été examinés par des mathématiciens et géographes et que ceux-ci, à la manière des auteurs français promoteurs d'un projet colonisateur, partageaient avec Quirós l'idée « qu'il ne peut manquer d'y avoir un grand morceau de terre ferme, ou une quantité d'îles qui forment une chaîne continue depuis le détroit de Magellan jusqu'à la Nouvelle Guinée, la grande île de Java et les autres îles de ce grand Archipel²⁴ ».

Après les « preuves » de l'existence du Troisième Monde, les *Mémoires* donnent des renseignements concernant son climat bénéfique et la fertilité du sol. Ces terres « se peuvent vanter aussi bien que l'Asie, l'Afrique, & l'Amérique, de jouir en quelques lieux d'un Printemps perpetuel ; d'avoir des terres qui portent une double moisson en une seule année ; Et un sol si heureux, qu'il employe moins de semaines, que le nostre ne consomme²⁵ ». Pour Paulmier, l'extraordinaire fertilité des terres, qui dépend de conditions climatiques très différentes tant de celles de l'Ancien Monde que du Nouveau Monde, est destinée à son pays : « Il ne reste apparemment que la France, par qui elles [les Terres Australes] puissent estre secouruës²⁶ ». L'ensemble de conditions favorables à la conquête motive ses critiques envers l'inaction de son pays et son incapacité à devenir une puissance coloniale : « Il semble que nostre abondance ait engendré nostre paresse ; les delices de nostre Terre nous rendent nonchalans, & nostre impatience naturelle, fait que nous pensons peu aux desseins de longue haleine²⁷ ».

Les hommes d'Église seront bien accueillis par les indigènes s'ils se présentent d'abord pour les évangéliser et non pas pour former des établissements coloniaux par le moyen de la force. Le projet de Paulmier, toutefois, n'est pas exclusivement adressé au pouvoir spirituel, il prévoit en effet une vaste série de figures destinées à fonder une société qui nécessitera la participation de « divers artisans, choisis d'entre ceux dont les metiers sont les plus utiles à la vie : comme sont les charpentiers, menuisiers, & tous ouvriers entendus à la tixture, à la forge, & à choses semblable²⁸ ».

24. Pedro Fernández de Quirós, *Histoire de la découverte des régions australes. Îles Salomon, Marquises, Santa Cruz, Tuamotu, Cook du nord et Vanuatu*, Paris, L'Harmattan, 2001, p. 181. Quirós fit un séjour à Rome en 1602 afin d'obtenir le soutien du pape Clément VIII, cf. Pedro Fernández de Quirós, *Memoriales de las Indias Australes*, Oscar Pinochet (éd.), Historia 16, Madrid, 1991, Memorial 6, p. 102-103. Dans une cédule de 1603, le roi d'Espagne Philippe III s'adresse au vice-roi du Pérou et lui ordonne de mettre à disposition de l'explorateur deux navires et tout le nécessaire pour expédition : « Que ledit capitaine Quirós aille immédiatement réaliser ladite découverte », Pedro Fernández de Quirós, *op. cit.*, p. 183.

25. Jean Paulmier, *op. cit.*, p. 182.

26. *Ibid.*, p. 194.

27. *Ibid.*, p. 194.

28. *Ibid.*, p. 213.

des « personnes entendues en Medicine, Pharmacie, & Chirurgie²⁹ », ou encore « quelques-uns qui sceussent toucher divers instrumens de musique, estant presque incroyable, combien les nations Indiennes en sont charmées³⁰ ». Au-delà des ambiguïtés rhétoriques des *Mémoires* autour de l'évangélisation pacifique des Austraux, son projet ne peut évincer l'évocation explicite des inévitables rapports de force entre colonisateurs et colonisés. La « Troupe Australe », censée ouvrir la voie à une présence territoriale de la France, doit être formée dans un premier moment par un nombre réduit de personnes, ce qui est justifié par la différence militaire entre Européens et indigènes : « Que la petitesse de la troupe ne cause point d'effroy, puisque nos Européens avec des forces du tout inégales, ont souvent résisté à des nations Indiennes entières³¹ ». À cet égard, il est significatif qu'il rappelle l'épisode des soixante Français ayant résisté contre les indigènes à Madagascar : « Tant est merveilleuse la vertu que le doigt de Dieu a imprimée sur le front des chrestiens ses enfans ; & tant sont considérables les avantages que les armes à feu nous donnent, sur des peuples demy nuds, mal armez & mal aguerris³² ! » Le modèle rhétorique d'une « colonisation douce » proposé dans la tentative d'outrepasser les erreurs historiques dans les rapports entre Europe et Amérique revient ainsi à une même logique de domination, au nom de laquelle on veut sauver les âmes des indigènes, mais tout en mettant en garde contre « l'insolence des plus mutins d'entre les Indiens³³ ».

Buffon, Maupertuis, De Brosses

Influencé par Paulmier, le navigateur Bouvet de Lozier eut une vocation précoce pour les explorations géographiques³⁴ et fut chargé d'une mission

29. *Ibid.*, p. 215.

30. *Ibid.*, p. 215.

31. *Ibid.*, p. 219.

32. *Ibid.*, p. 219. Il s'agit peut être de l'épisode suivant : « [...] nous estant ressemblés au nombre de soixante que nous estions de reste n'ayant point d'esperance d'autre secours que de la grace de Dieu : trente de nous autres alloient attaquer l'ennemy & faire des courses sur eux pendant que le reste gardoit le fort, parce que leur maxime estoit de nous auoir par famine deffendant à qui que se soit de nous rien apporter vendre, à quoi ils estoient bien absolus : Cependant nous trauaillions à faire une Barque & y auons enfin reussi », *Copie d'une lettre du Sieur Angeleau écrite à Monsieur Desmartins de la Baye de S. Augustin en Madagascar le 28 février 1654 & receüe par l'ordre d'Angleterre le premier Aoust 1655*, dans Étienne de Flacourt, *Histoire de la grande isle Madagascar*, Troyes, N. Oudot – Paris, G. Clouzier, 1661, p. 402.

33. Jean Paulmier, *op. cit.*, p. 219.

34. « A peine âgé de seize ans, Bouvet, ayant jeté les yeux sur une mappemonde, fut frappé du vide immense qu'il remarqua autour du pôle austral, et forma dès ce moment le projet de reconnaître un jour si réellement cette portion du globe ne contenait aucune terre, ou si comme le figuraient de vieilles cartes il y existait des îles plus ou moins considérables », Joseph-François Michaud, *Biographie universelle ancienne et moderne*, Paris, Delagrave, ca. 1856, t. XXV, p. 390, rééd. Bad Feilnbach, Schmith Periodicals, 1998.

dans le Pacifique en 1738. Avec la ferme conviction de la présence d'un continent austral, tout en gardant l'espoir de la découverte, le récit de son voyage décrit les difficultés insurmontables pour gagner ses côtes. Les deux vaisseaux de l'expédition trouvent sur leur route des glaces de grande taille, considérées comme « un indice certain de terre³⁵ ». L'équipage entrevoit une rive, qui « étoit couverte de neige, & fort embrumée. Elle nous parut comme un gros Cap³⁶ », et ensuite, dans l'épreuve de la navigation, à proximité de cette découverte, les explorateurs croient voir des terres contiguës, mais, d'après le récit, les mauvaises conditions climatiques et la visibilité très limitée empêchent de se rapprocher assez pour les reconnaître : « Nous n'avions pû reconnaître si elle [la terre] fait partie du continent ou si c'est une île avancée³⁷ ». En dépit des brumes, les résultats du voyage de Bouvet seront transcrits sur la carte du géographe Philippe Buache³⁸ qui représente avec précision une grande Terre Australe.

Quelques années après cette expédition, Buffon exprimera un sentiment diffus parmi les explorateurs et les autorités qui leur accordaient des missions d'exploration, et, dans l'espoir de relancer des voyages qui réussissent à joindre de nouvelles terres, il fera un bilan plutôt négatif de l'état d'avancement des découvertes géographiques : « Presque toutes les terres qui sont du côté du pôle antarctique nous sont inconnues, on sçait seulement qu'il y en a, & qu'elles sont séparées de tous les autres continens par l'océan ; il reste aussi beaucoup de pays à découvrir du côté du pôle arctique, & l'on est obligé d'avouer avec quelque espèce de regret, que depuis plus d'un siècle l'ardeur pour découvrir de nouvelles terres s'est extrêmement ralentie³⁹ ». Le naturaliste ne met pas en doute la possibilité de découvrir, même dans un délai incertain, le continent inconnu, mais il impute cette lacune encore présente aux obstacles qui ont surgi sur la route des explorations : « La découverte de ces terres australes seroit un grand objet de curiosité, & pourroit être utile ; on n'a reconnu de ce côté-là que quelques côtes, & il est fâcheux que les Navigateurs qui ont voulu tenter cette découverte en différens temps, aient presque toujours été arrêez par des glaces qui les ont empêchez de prendre terre. La brume, qui est fort considérable dans ces parages, est encore un obstacle⁴⁰ ». Buffon constate les difficultés et les écueils des routes parcourues aux Terres Australes

35. « Relation du voyage aux Terres Australes des vaisseaux l'Aigle & la Marie », *Journal de Trévoux ou mémoires pour servir à l'histoire des sciences et des arts*, t. XL, 1740, art. XII, p. 258 (Genève, Slatkine reprints, 1968, p. 72).

36. *Ibid.*, p. 262 (Slatkine reprints, p. 73).

37. *Ibid.*, p. 269, (Slatkine reprints, p. 75).

38. *Carte des Terres Australes comprises entre le Tropique du Capricorne et le Pôle Antarctique où se voyent les Nouvelles découvertes faites en 1739 au Sud du Cap de Bonne Espérance par les Ordres de Mrs de la Compagnie des Indes. Dressée sur les Mémoires et sur la Carte originale de Mr de Lozier Bouvet chargé de cette Expédition, 1739.*

39. Buffon, *Histoire naturelle, générale et particulière, avec la description du Cabinet du Roy*, Paris, Imprimerie royale, 1749, t. I, p. 212.

40. *Ibid.*, p. 212-213.

par les voyageurs et propose une nouvelle voie par l'océan Pacifique⁴¹, potentiellement avantageuse et par laquelle, peut-être, les vaisseaux ne trouveraient pas les glaces et la brume empêchant la navigation. Vraisemblablement, cette voie rendrait accessible le territoire austral dont les proportions sont à n'en pas douter énormes : « Ce qui nous reste à connaître du côté du pôle austral est si considérable, qu'on peut, sans se tromper, l'évaluer à plus du quart de la superficie du globe, en sorte qu'il peut y avoir dans ces climats un continent terrestre aussi grand que l'Europe, l'Asie & l'Afrique prises toutes trois ensemble⁴² ».

L'explication donnée au phénomène de la formation des glaces est un argument en faveur de l'idée d'un continent austral qui soutient l'espoir des navigateurs. Si Bouvet considère les glaces flottantes comme un signe garant de la proximité des terres recherchées, l'*Histoire naturelle* donne un fondement scientifique à sa représentation de l'espace inexploré, de sorte que l'obstacle devient lui-même un encouragement aux découvertes géographiques. Cette théorie est fondée sur les récits de voyage, car en effet tant les chroniques des explorations en mer du Nord que celles en mer du Sud confirment le fait que « les glaces se forment auprès des terres & jamais en pleine mer⁴³ ». Pour renforcer cette opinion, Buffon évoque, outre les explorations qui se sont rapprochées du Pôle nord, le voyage de Bouvet et renvoie à la carte de Buache⁴⁴. Selon sa théorie, les glaces se détachent de la terre pour être transportées par le courant des fleuves dans l'océan : « Ces glaces, que l'on regarde comme des barrières qui s'opposent à la navigation vers les pôles & à la découverte des terres australes, prouvent seulement qu'il y a de très-grands fleuves dans le voisinage des climats où on les a rencontrées, par conséquent elles nous indiquent aussi qu'il y a de vastes continens d'où ces fleuves tirent leur origine⁴⁵ ».

Le sentiment d'une découverte à la portée d'une nouvelle expédition française est partagé par Maupertuis : « Comme dans tout ce qui est connu du Globe, il n'y a aucun espace d'une aussi vaste étendue que cette plage inconnue, qui soit tout occupé par la mer, il y a beaucoup plus de probabilité qu'on y trouvera des terres qu'une mer continue⁴⁶ ». Cette opinion est renforcée par le témoignage de voyageurs qui ont vu « des pointes, des caps, & des signes certains d'un Continent dont ils n'étaient pas éloignés⁴⁷ ». En

41. « [...] ne pourroit-on pas se promettre un meilleur succès en changeant de route ? Il me semble qu'on pourroit tenter d'arriver à ces terres par la mer pacifique, en partant de Baldivia [Valdivia] ou d'un autre port de la côte du Chili, & traversant cette mer sous le 50° degré de latitude sud. Il n'y a aucune apparence que cette navigation, qui n'a jamais été faite, fût périlleuse, & il est probable qu'on trouveroit dans cette traversée de nouvelles terres », *Ibid.*, p. 213.

42. *Ibid.*, p. 213.

43. *Ibid.*, p. 215.

44. *Ibid.* p. 215.

45. *Ibid.*, p. 219.

46. Maupertuis, *Lettre sur le progrès des sciences*, 1752, S.I., p. 8-9.

47. *Ibid.*, p. 9.

explicitant le véritable rapport entre carte et monde – c’est-à-dire le monde comme reflet de la carte et non pas la carte comme reflet du monde – il affirme qu’il y a des caps qui sont « déjà marqués sur les cartes⁴⁸ », et évoque le capitaine Lozier qui a constaté la présence d’un de ces indices : « Il s’est assuré de l’existence de ces terres, il les a vues : s’il n’en a pû approcher de plus près, ça [a] été par des obstacles qui pouvoient être évités⁴⁹ ». Pour l’astronome newtonien, ce continent inconnu est incontestablement séparé de tous les autres et sa découverte permettra d’ouvrir de nouvelles voies aux sciences tout comme il fournira de nouveaux objets d’étude en mesure d’assurer le progrès des connaissances humaines, car cet endroit du Globe constitue « un nouveau monde à part, dans lequel on ne peut prévoir ce qui se trouveroit⁵⁰ ».

Charles de Brosses publie en 1756 son *Histoire des navigations aux Terres Australes*, qui témoigne d’une large érudition dans le domaine de la littérature de voyage des terres magellaniques. Ainsi que le titre complet de l’ouvrage le souligne⁵¹, sa compilation savante est mise au service du projet expansionniste. Le travail du président du parlement de Bourgogne, ami de Buffon, a pour finalité la présentation des preuves de l’existence du continent austral, et ce afin de persuader la France de se lancer dans l’entreprise coloniale. De Brosses ne semble avoir aucun doute sur la présence effective de ce territoire : « Toute la partie méridionale de notre globe est encore inconnue. Il n’y a pas d’apparence qu’une si vaste plage ne soit occupée que par des mers. On y a découvert des caps et des côtes, signes certains d’un continent⁵² ». Il donne une définition de son objet, qui n’est pas seulement fondé sur le témoignage des chroniques de voyage, mais aussi sur des preuves physiques qui reprennent l’argument, déjà avancé par Paulmier, selon lequel ces terres auraient la fonction d’assurer mécaniquement l’équilibre de la planète : « J’appelle en effet, *Terres Australes* tout ce qui est au-delà des trois pointes méridionales du monde connu, en Afrique, Asie & Amérique ; c’est-à-dire au-delà du Cap de Bonne Espérance, des Îles Moluques & Célèbes, & du Détroit de Magellan ; ce qui peut comprendre de 8 à 10 millions de lieues quartées faisant plus du tiers de notre globe : il n’est pas possible qu’il n’y ait dans une si vaste plage quelque immense continent de terre solide au sud de l’Asie capable de tenir le globe en équilibre dans sa rotation, & de servir de contrepoids à la masse de l’Asie septentrionale⁵³ ». La conviction des explorateurs à venir est ainsi étayée par des arguments scientifiques, car d’après De Brosses, lorsque l’on

48. *Ibid.*, p. 10.

49. *Ibid.*, p. 19.

50. *Ibid.*, p. 16.

51. *L’histoire des navigations aux Terres Australes. Contenant ce que l’on sait des mœurs et des productions des Contrées découvertes jusqu’à ce jour ; et où il est traité de l’utilité d’y faire de plus amples découvertes, et des moyens d’y former un établissement.*

52. Charles De Brosses, *Histoire des navigations aux Terres australes*, Paris, 1756, t. I, p. 2.

53. *Ibid.*, p. 13.

observe une carte géographique, on est étonné de voir dans l'hémisphère septentrional une grande concentration de terres, alors que dans la moitié méridionale du globe on distingue si peu de terres dessinées. Pour soutenir cette représentation il précise l'argument physique en affirmant que le poids de l'eau correspond environ à la moitié de celui de la terre. Dans ce cadre de scientificité construit autour du projet colonial, l'expérience des voyageurs devient un complément utile pour démontrer la validité d'une hypothèse désormais impossible à remettre raisonnablement en question : « L'expérience à déjà commencé de vérifier cette conjecture sur l'existence d'un contre-poids⁵⁴ ». D'après la théorie des glaces et des fleuves de l'*Histoire naturelle*, De Brosse reproche à l'exploration des vaisseaux *L'Aigle* et la *Marie* d'avoir échoué dans la mission qui leur avait été confiée : « Si le capitaine Bouvet eût eu la constance de continuer à longer les côtes glacées de la Terre Australe, il auroit enfin presque certainement trouvé une entrée. Du moins il est impossible que la barrière ne soit ouverte durant la belle saison à la bouche des grands fleuves par où les navigateurs pourront s'avancer dans l'intérieur des terres. Mais après tout cette opinion, que plus l'on s'approchera du pôle plus on trouvera de glace, paroît n'être qu'un faux préjugé démenti par l'expérience remarquable de divers navigateurs⁵⁵ ».

Si la confirmation d'une théorie géographique relève du domaine de la connaissance scientifique, la volonté de valider celle-ci a un mobile pratique qui est en partie de nature politique. Dans cette démarche, même le modèle des mathématiques est évoqué de façon rhétorique dans l'espoir de convaincre son pays d'entreprendre la conquête : « Imitons les profonds mathématiciens qui s'exercent souvent à pénétrer des vérités de pure spéculation, lesquelles, n'ayant d'abord eu qu'un objet de simple curiosité, sont ensuite devenu des objets de véritable utilité⁵⁶ ». Dans ce cadre scientifique, la thèse du contre-poids antipodal ne peut que trouver des confirmations de nature hybride, où l'imbrication du compilateur, du naturaliste et du colonialiste produit la nécessité pressante d'une preuve définitive ; d'où l'urgence pour la France de ne plus tarder à envoyer ses explorateurs aux Antipodes pour faire des découvertes : « C'est par les entreprises géographiques qu'un roi peut parvenir à la plus grande gloire possible ; & que le plus célèbre des souverains modernes sera celui qui pourra donner son nom au monde austral⁵⁷ ».

54. *Ibid.*, p. 15. Peu de temps après la compilation de Charles De Brosse, d'autres philosophes penchés sur des questions géographiques souscrivent à la théorie du contre-poids : « Il serait convenable peut-être d'appeler terres arctiques ou terres du nord tout le pays qui s'étend depuis la mer Baltique jusqu'aux confins de la Chine, comme on donne le nom de terres australes à la partie du monde non moins vaste, située sous le pôle antarctique, et qui fait le contre-poids du globe », Voltaire, *Histoire de la Russie sous Pierre le Grand*, dans *Œuvres historiques*, René Pomeau (éd.), Paris, Gallimard, 1957, p. 368.

55. *Ibid.*, p. 69-70.

56. *Ibid.*, p. 12.

57. *Ibid.*, p. 8.

La carte est un lieu

Théoriquement, le statut de l'espace des Terres Australes peut se définir plus clairement en opposition à l'utopie. Les arguments de l'équilibre terrestre, la théorie des glaces, l'utilisation des récits de voyage, le caractère problématique renfermé par la notion d'expérience et l'enthousiasme pour les découvertes géographiques ne sont certainement pas en contradiction avec la position de De Brosse au sein de la Compagnie française des Indes en qualité d'actionnaire. Toutefois, cela ne fournit aucune réponse à l'interrogation sur la compatibilité entre les projets de conquête des Terres Australes et le genre littéraire de l'utopie⁵⁸. Au contraire, cet intérêt politique et commercial pose un problème. Le degré de certitude de l'existence du Troisième Monde dérive, certes, du fait qu'elle s'accorde aux desseins coloniaux et à un discours cherchant appui sur un argumentaire scientifique. Mais la signification et les raisons de l'espace cartographique excèdent celles de l'expansionnisme, au sens que le pouvoir ne produit pas directement un savoir à mesure de ses ambitions ; si une telle production du savoir est influencée par la politique, cette dernière ne détermine pas complètement la connaissance du monde. Cet élément qui, en un sens, échappe à la raison conquérante tout en la précédant, relève de l'épistémologie de l'exploration. La condition d'un rapprochement du projet de De Brosse, Paulmier ou La Popelinière avec l'utopie élude la nature essentiellement topographique qui se dégage d'une telle épistémologie. Il n'y a pas d'utopie dans le régime de spatialité auquel appartiennent ces desseins, partageant une logique propre qui les éloigne de ce genre littéraire. Autrement dit, la singularité où se logent ces propos expansionnistes ne s'accorde pas avec l'utopie comme genre, et l'inexistence d'un grand continent établie *a posteriori* ne peut pas non plus légitimer l'adjectif « utopique » associé à ces entreprises.

Bien que nécessairement liée à l'imaginaire du voyage, la littérature utopique demeure étrangère à cette production de l'espace dans la mesure où pour définir son identité, elle a besoin d'un élément de rupture, d'une césure ontologique absente des projets de colonisation des Terres Australes.

58. À propos du projet de De Brosse, on a affirmé que « de l'hypothèse cosmographique à la fiction politique c'est un glissement presque insensible qui s'opère, et dont l'histoire se confond presque avec celle du genre utopique », Jean-Michel Racault, *Résonances utopiques de l'Histoire des navigations aux Terres australes du président de Brosse*, in Sylviane Leoni et Réal Ouellet, *Mythes et géographies des mers du sud*, Dijon, Éditions universitaires de Dijon, coll. « Écritures, 2006, p. 45 ; aussi le projet de Paulmier serait expression « d'une préconception nettement utopique concernant ces lieux inconnus », Margaret Sankey, « Est ou Ouest : le mythe des terres australes en France aux XVII^e et XVIII^e siècles », in Kumari R. Issur et Vinesh Y. Hookoomsing (dir.), *L'océan Indien dans les littératures francophones. Pays réels, pays rêvés, pays révélés*, Karthala-Presses de l'Université de Maurice, 2001, p. 13, ou encore « l'utopisme qui parcourt le texte de Paulmier est non seulement l'élément qui a inspiré l'intérêt en haut lieu, mais c'est aussi la cause de son échec », Margaret Sankey, Jean de Paulmier, *op. cit.*, p. 79.

Lorsque Paulmier affirme « Cecy n'est point une conjecture », il se situe dans un discours géographique épistémologiquement proche de l'histoire. Depuis la création du genre par Thomas More, l'utopie désigne un espace de « nulle part », qui n'existera en aucun temps ni en aucun lieu, car elle est en effet porteuse d'une désignation anhistorique soustraite à toute topographie, et se présente comme fuite dans une société idéale. L'île de l'utopie ne fait pas partie des terres à découvrir, on la présente déjà découverte. Elle se trouve non seulement hors des limites du monde connu, mais aussi hors de la notion géographique d'inconnu, au sens de l'économie spatiale de l'exploration proprement dite. Si cette économie est matérialisée sur la carte, l'utopie n'a de lieu propre ni dans l'espace cartographique ni dans le temps historique, précisément par le fait qu'elle est construite et présentée comme une fiction fondée sur le renversement des topographies. Dès lors qu'un *topos* garde sa lisibilité, il fait partie du régime de spatialité qui le produit. Entre la fin du xviii^e et le début du xix^e siècle, ce régime sera définitivement remplacé par une nouvelle spatialité où les mondes inconnus ne trouveront plus leur place. Leur statut subira une transformation car ils seront expulsés de l'espace cartographique, dont ils étaient pourtant les fondateurs. La *Terra australis nondum cognita* deviendra une entité étrangère à la géographie, une vue de l'esprit destinée à disparaître et à être dépassée. Mais, même une fois sortie de la carte, son statut de lieu ou sa qualité topographique ne change pas, car sa fonction épistémologique, son rôle de témoin privilégié du régime de spatialité d'une époque, sa capacité d'orienter l'exploration, son potentiel colonial et l'intérêt qu'elle suscite auprès des puissants empêchent que la Terre Australe soit confinée après coup dans le domaine de la fiction utopique sans tomber dans une sorte d'anachronisme. Le « réalisme » de l'utopie réside plutôt dans la normativité de ses structures civiles, dans l'idée de bien public, dans la cohésion d'une communauté politique, dans sa forme de gouvernement, dans son organisation sociale, économique et urbaine qui constitue une altérité absolue. Le lieu de « nulle part » a besoin d'une coupure topographique qui l'oppose au discours de l'exploration et qui est absente des projets de colonisation du continent austral. La consistance politique de l'utopie, l'envers de sa fuite hors du temps et de l'espace, contribue à sa finalité critique, tandis que l'ailleurs géographique doit être toujours quelque part pour se présenter comme le prolongement du connu. Une île est utopique à condition de s'éloigner des cartes jusqu'à s'en dissocier radicalement et rompre les liens de continuité avec son espace réel de référence, ou encore à condition de se constituer comme étrangère à toute topographie et à toute chronographie. L'utopie est un tout achevé, un règne de l'ordre, tandis que les *terrae incognitae* sont enracinées sur un sol censé être découvert, où la force de la nature demeure intacte et où les hommes sauvages n'opposeront aucune résistance aux conquérants. Si « ce qui est dit dans l'utopie et comme utopie ne peut se dire autrement⁵⁹ », les Antipodiens ne se rapprochent alors nullement des Utopiens, car sinon la signification

59. Bronislaw Baczko, *Lumières de l'utopie*, Paris, Payot, 1978, p. 19.

tant de la persistance que de la disparition du continent austral du plan cartographique demeure obscure.

Le savoir géographique est un savoir littéraire, à l'intérieur duquel les confins entre les deux domaines ne peuvent pas être définis avec netteté, ils sont inextricablement entremêlés au sein même des connaissances, des arts et des sciences de la république des Lettres. Dans leur régime discursif, l'histoire et la géographie ont besoin l'une de l'autre pour se comprendre : « L'Ancienne Géographie n'est pas moins nécessaire pour l'étude des belles Lettres, & de l'Histoire ancienne, que la Géographie nouvelle pour l'étude de l'Histoire moderne⁶⁰ ». C'est justement ce lien qui commence à s'affaiblir après les circumnavigations du globe des années 1760-1770, après lesquelles Buffon, faisant un pas en arrière, écrira : « Je ne présume pas qu'au-delà du 50° degré, les régions australes soient assez tempérées pour que leur découverte pût nous être utile⁶¹ ». À partir de ces périples, le continent austral, qui alimentait d'ambitieux projets coloniaux, voit peu à peu ses dimensions se réduire au fur et à mesure que les voyageurs revenaient bredouilles au port de départ. Ceci n'est pas dépourvu de lien avec le fait que la connaissance géographique du monde commençait à s'écrire dans un langage qui, vers la fin du siècle, s'éloignait de l'écriture humaniste. Il y a une prise de distance par rapport à l'écriture érudite en matière géographique, un affaiblissement de l'intertextualité entre les lettres humaines et les sciences de la nature. Cette augmentation d'objets particuliers, de cabinets de curiosités et de lettres scientifiques, se reflète géographiquement lorsque la même île qui était découverte plusieurs fois par plusieurs explorateurs donnait lieu à plusieurs îles sur les cartes. En revanche, l'esprit des circumnavigations du XVIII^e siècle commence à effacer des cartes les îles qui n'ont pas été trouvées. De nouvelles instances de contrôle et de réduction de cette multiplicité se mettent en place à l'intérieur du cadre des Belles-lettres, instances qui détermineront la fin de la pensée géographique où s'était déployé un certain régime de spatialité, et qui donneront lieu à la naissance de disciplines relativement autonomes et ainsi à la mise en place d'une frontière de plus en plus claire entre lettres et sciences. Au Siècle des Lumières, la formation de frontières entre ces domaines donne lieu à un véritable « tournant linguistique⁶² » traduisant cette transformation culturelle, qui est en œuvre dans l'édition de méthodes d'histoire naturelle, de vocabulaires techniques et surtout de dictionnaires de domaines spécifiques. Cet intérêt croissant « concerne la nécessité, à un certain moment de l'histoire d'une communauté de savoir, que les acteurs s'occupent de la langue, de ses propriétés et surtout de sa terminologie, de

60. Nicolas Lenglet Du Fresnoy, *Méthode pour étudier la Géographie* Paris, Charles Estienne Hochereau, 1716, t. IV, p. II.

61. Buffon, *Histoire naturelle. Supplément*, t. V, 1778, p. 269.

62. Marc J. Ratcliff, « Un seul ne sauroit tout faire. République des lettres et tournant linguistique du XVIII^e siècle », dans F. Salaün et J.-P. Schandeler (dir.), *Entre belles-lettres et disciplines. Les savoirs au XVIII^e siècle*, Centre international d'étude du XVIII^e siècle, Ferney-Voltaire, 2011.

manière à la contrôler pour ne plus en être dépendant⁶³ ». Il faut remarquer que la période des circumnavigations du Globe, essentiellement anglaises et françaises, qui impliquent l'achèvement de la carte du monde dans ses grandes lignes, coïncide précisément avec celle où la publication de dictionnaires, qui deviennent de véritables « dispositifs de la découverte⁶⁴ », atteint son point culminant. Ceux-ci n'assimileront pas néanmoins immédiatement la progressive disparition de la mappemonde inachevée qui était en cours.

La délimitation des champs disciplinaires se précise en définissant des conventions qui traduisent le processus de séparation entre lettres et sciences. Dans ce contexte de redéfinition des critères scientifiques, la botanique et l'histoire naturelle sont les domaines les plus touchés par ces transformations. Cependant, la géographie aussi entre dans cette nouvelle donne, en particulier à travers une précision accrue de la technique de calcul de la longitude, un problème de la navigation moderne resté insoluble pendant des siècles⁶⁵. L'invention de ce puissant instrument d'objectivation de l'espace cartographique donne un caractère particulier aux circumnavigations du xviii^e siècle, celles de Louis-Antoine Bougainville et de James Cook, qui seront les dernières expressions, désormais affaiblies, de la volonté de conquérir des vastes espaces encore inconnus. Le désir des gouvernements, rivaux dans la course coloniale, de trouver une autre Amérique, plus grande que celle découverte par Colomb, se manifeste par ces dernières expéditions dont la mission est de découvrir la *Terra Australis*. Les formes discursives ayant pour objet cette entité géographique reposaient sur l'érudition humaniste et le système des Belles-lettres encore en vigueur mais en phase d'écroulement, et seront produites tant que les conditions de visibilité et lisibilité le permettront, ou bien jusqu'à ce que la république des Lettres ne soit « engloutie sous l'entreprise du langage standardisé⁶⁶ ».

À l'aube de cette transformation, l'idée selon laquelle « plus on avance, & plus on voit les limites se reculer⁶⁷ » est à l'horizon même de la représentation de l'espace. L'« œil de l'histoire » perçoit l'ancienne promesse qui tient ensemble les deux sphères de la terre et du ciel, la

63. *Ibid.*, p. 69.

64. Au sens de Philippe Despoix : « des discours institutionnels, des objets techniques, des médias de diffusion, des formes de représentation, des déplacements sémantiques : soit la chaîne hétérogène de ce que j'appelle les “dispositifs de la découverte” », *Le monde mesuré. Dispositifs de l'exploration à l'âge des Lumières*, Genève, Droz, 2005, p. 11. Pour la publication de dictionnaires au xviii^e siècle, cf. Marc J. Ratcliff, *op. cit.*, en particulier les graphiques « Fréquence des dictionnaires par thème de 1700 à 1799 », p. 60, et « Comparaison entre la fréquence des dictionnaires de langue et de science et arts », p. 61, qui montrent que dans la période 1760-1779 se produit l'augmentation la plus significative.

65 Pour une histoire de la longitude, cf. Philippe Despoix, *op. cit.*, p. 39-72.

66. Marc J. Ratcliff, *op. cit.*, p. 72.

67. Bruzen de La Martinière, *Le grand dictionnaire géographique, historique et critique*, Paris, Chez les libraires associés, 1768, t. I, p. 1.

première étant encore un reflet de la seconde⁶⁸ et leur science étant constamment vouée à combler l'intervalle cosmologique qui les sépare, toujours en promettant des nouvelles découvertes : « Il nous reste sans doute encore bien des connoissances à acquérir dans l'intérieur du globe terrestre. Sans parler des terres, des côtes & de toutes les isles inconnues ; sans nous exagérer la grandeur d'un nouveau continent, dont la découverte n'est peut-être pas fort éloignée (les Terres Australes), combien de parties de ce globe que le compas du géographe n'a pu jusqu'à présent mesurer, où même il ne peut nous servir de guide⁶⁹ ». Dans l'article « Australe » du dictionnaire de La Martinière, nous lisons : « On a appelé *Terres Australes*, les terres peu connues qui sont vers le Pôle, opposé à celui du nord⁷⁰ ». Du point de vue de l'économie de l'espace, les énoncés du discours de la découverte se dégagent comme une prophétie inscrite sur la carte, c'est-à-dire sur un monde à cartographier où se rejoignent les espaces découverts et les espaces à découvrir. La particularité épistémologique de cette confluence, d'une part, n'est pas réductible aux raisons du colonialisme et, d'autre part, s'éloigne de l'esprit de l'utopie, y compris de celui des utopies australes⁷¹, sans conteste étrangères au plan cartographique car le statut de leur espace littéraire ne peut, et ne doit pas, être modifié *a posteriori*, leur matière fictionnelle ne faisant pas l'objet d'une rétractation scientifique comme celle de Buffon.

L'avenir comme révélation de nouvelles découvertes est ouvert par le pouvoir prophétique du langage cartographique, qui apparaît comme un prolongement du récit de voyage. Le temps issu de l'espace partage avec le langage des cartes l'épistémologie du lien entre l'exploration et la découverte, lien qui nourrit la résistance du monde connu à se renfermer sur soi-même et provoque l'errance des frontières, lien qui nourrit l'inépuisabilité de l'espace et sa géographie inachevée, et, encore, lien démiurgique qui rend possible la malléabilité de ses masses continentales et la partialité définitive de ses récits. Les nœuds du binôme formé par

68. En tant qu'image de la totalité de l'univers, la cosmologie a toujours représenté les deux sphères ensemble, mais à partir du XIX^e siècle ce lien disparaît : « Les globes célestes deviennent alors des curiosités et sombrent peu à peu dans l'oubli », Peter Sloterdijk, *Globes. Macrospérologie. Sphères II*, Paris, Pluriel, 2011, p. 68.

69. Bruzen de La Martinière, *op. cit.*, p. 1.

70. *Ibid.*, p. 551. Il faut noter la distinction faite entre le pôle Sud proprement dit et le continent austral conçu comme une large masse terrestre qui l'entoure : « Le Pole Sud est environné d'une grande Terre & d'Isles qui s'étendent davantage du côté de la Mer du Sud, & que l'on a négligé de découvrir jusqu'à présent », Bernard de la Harpe, *Mémoire pour la France, servant à la découverte des Terres Australes, cinquième partie du monde*, Rennes, Joseph Vatar, s.d., p. 1.

71. Le recours à la vraisemblance dans les utopies australes rejette la notion d'inconnu et privilégie une description minutieuse de sociétés idéales ; voir à ce propos *La Terre Australe connue* (1676) de Gabriel de Foigny, *Histoire des Sevarambes* (1677) de Denis Vairasse, *La cité des Césars* (1764) de James Burgh et *La découverte australe par un Homme-Volant ou le Dédale français* (1781) de Restif de la Bretonne. Cette dernière, centrée sur le thème du monde à l'envers, décrit un pays aux antipodes de la France dont la capitale s'appelle Sirap, où se trouve un savant nommé Noffub.

